

Un bon fils : souvenir du colonel de Vallière

Autor(en): **C.T. / Vallière, de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 25

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196956>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'arrangement le dispute à la variété des espèces.

Oh ! que toutes ces fleurs font une heureuse diversion à la monotonie des voyages en chemin de fer, aux cahots fatigants des wagons, aux coups de sifflet stridents de la locomotive, au vacarme infernal de ce train brûlant l'espace, à la course échevelée des habitations, des arbres, des poteaux, qui bordent la voie.

Comme elles vous reposent de la bousculade de tous ces gens affairés, distraits, qui, dans la fièvre des départs précipités, dans la course au clocher de notre vie actuelle, oublient jusqu'aux règles les plus élémentaires de la politesse et des convenances. Nulle part on ne rencontre moins de gens polis que dans les chemins de fer ! Il semble qu'on puisse s'y affranchir de toute civilité. Le droit, la meilleure place sont au plus fort et au premier occupant.

Certainement, les chefs de gare qui consacrent leurs loisirs à décorer de fleurs et de plantes leurs stations et qui réjouissent ainsi les yeux et le cœur du pauvre voyageur, font œuvre très louable, tout en se récréant. On ne saurait trop les en féliciter.

Il serait désirable de voir se généraliser ces heureuses dispositions. Pour cela, ce serait peut-être dépasser un peu le but que d'instituer un concours. N'y aurait-il pas à craindre que le désir de décrocher une première prime fit parfois oublier aux chefs de stations l'accomplissement de leurs devoirs ? Il ne faudrait pas que la régularité du service en souffrit et qu'un train fût obligé d'attendre, pour se remettre en marche, que M. le Chef de gare ait fini d'arroser ses géraniums ou de marcotter ses œillets.

Il suffirait sans doute d'un modeste encouragement, donné, par l'administration, aux chefs de gare qui, sans préjudice pour leur service, déploieraient le plus de goût et de zèle dans la décoration de leurs stations.

La proposition vaut bien d'être examinée.

X.

Ecole ménagère à Genève.

Une de nos collaboratrices, qui vient de visiter une école ménagère, tout récemment créée à Genève, nous communique à ce sujet les intéressants détails qui suivent :

Enfin nous avons à espérer dans un avenir très prochain, une génération de demoiselles qui n'effraieront plus les épouseurs, car, aux connaissances scientifiques de celles-là, à leurs talents d'agrément viendra s'ajouter la science indispensable du ménage, et surtout celle des Vatel et des Brillat-Savarin.

Et ce bienfait de nos progrès modernes, nous le devons aux écoles ménagères.

Le bel édifice des écoles secondaires de jeunes filles, à Genève, renferme à son étage supérieur l'installation de ces nouvelles classes, greffées, pour ainsi dire, sur l'enseignement secondaire.

Entrons dans la première salle qui se présente à nous ; vaste, claire, bien aérée, ses cuivres et ses dalles resplendissantes de propreté, elle donne l'impression d'une cuisine modèle, dans une exposition.

Au premier plan, sur des linoléums se voient quatre grandes tables recouvertes d'une toile cirée ; à gauche huit évier munis de leurs accessoires et de leurs cases fermées, renfermant les récipients à peluchures et des engins de nettoyage. Au-dessus des évier, un large rayon où s'alignent gaîment et avec symétrie, boîtes à épices, à thé, à café, pots de toutes dimensions, le tout poétisé par quelques bouquets de fleurs. — A gauche ce sont des armoires aux rayons ornés de festons, renfermant linge, vaisselle, provisions. A côté, au centre de la paroi, le grand tableau noir.

Au fond de la salle deux fourneaux à gaz, et deux à coke ou à houille, placés de façon à ce que la maîtresse puisse aisément faire sa démonstration, entourée de son groupe. Sur des rayons accro-

chés à la paroi du fond, tout l'arsenal des casseroles et chaudrons en émail ou en cuivre, poêlons et poêles. Au-dessous de ces rayons, des plateformes mobiles destinées à de certaines opérations.

La pièce attenante à cette belle salle est aménagée pour servir de cellier et d'entrepôt, pour les provisions demandant à être tenues au frais. On y voit en outre une rangée de paniers destinés aux achats du marché.

Il est neuf heures ; une escouade de vingt-quatre élèves de treize à seize ans fait son entrée dans la salle de cuisine. Tout d'abord, elles endossent les grands fourreaux de cotonnade bleue, uniforme de l'établissement et qui est sa propriété. Puis les groupes se forment, qui reçoivent chacun le mot d'ordre de leurs travaux. Le groupe désigné pour les achats va se munir des paniers et se rend au marché sous la direction de la maîtresse.

A ce moment arrive une seconde maîtresse ; elle dicte le menu du jour, fixé par le programme du cours ; une des élèves copie ce menu sur le tableau noir, mettant son amour-propre à l'enjoliver de fantaisies graphiques. Et au-dessous de chaque vocable du menu, le mot allemand-correspondant doit être écrit sous la dictée de la maîtresse. Ce mot devra être répété et appris par toutes les élèves ; courte leçon de choses qui ne sera pas perdue pour l'avenir.

Aussitôt que le groupe des achats est de retour, l'activité bat son plein autour des tables de préparation. Les institutrices ont fort à faire à expliquer, montrer, rectifier, enseigner à préparer et parer les viandes, après avoir fait la démonstration, à l'aide de tableaux suspendus à la muraille, de quelle partie de la bête ces morceaux proviennent. Et tandis qu'elles épluchent les légumes, et préparent les farineuses, les élèves apprennent leurs degrés de propriété nutritive, car rien n'est négligé dans l'enseignement. Tout se passe tranquillement, sans agitation, sans babil ; il y a de la discipline et il n'y en a pas, car dans les vues de M. le Directeur des Ecoles professionnelles, l'enseignement doit avoir un caractère plutôt familial. Ici pas d'élève qui bâille, qui ait l'air maussade ou distrait, rien qui rappelle ces écoliers qui trouvent toujours l'heure trop longue. Chacune des jeunes filles prend un vif intérêt à son travail, car l'examen, je veux dire le repas de midi, mettra en évidence le talent, l'intelligence et surtout la vigilance de la jeune cuisinière.

Le dernier coup de feu donne à la salle un aspect particulièrement animé ; dam ! c'est qu'il s'agit d'amener à bonne fin ces biscuits, gâteaux de Savoie, qui déjà ont gonflé dans leurs moules et ont pris une couleur dorée ; l'arôme du citron qu'ils répandent joint au fumet du rôti et de la soupe aux légumes, sont remplis de douces promesses.

Cependant le couvert a été mis ; les nappes sont éblouissantes de blancheur, tout est exquieusement propre et disposé suivant les règles de la tenue d'une bonne maison. De gracieux piquets de fleurs ornent la serviette des visiteurs, devenus des hôtes. Les élèves dont c'est le tour pour le service des tables ont échangé le fourreau de cotonnade contre un tablier blanc de percale, sans luxe, mais d'une coupe coquette. Et les voilà qui s'appliquent à leurs graves fonctions de dresser les mets, de les apporter sur la table et de servir le potage ; tout cela d'une main que la timidité rend tremblante ou inhabile, ce qui, pour le visiteur, constitue un vrai charme.

Tout ce qu'on m'a servi était excellent, cuit à point, mitonné, délicat. Ici un plat manqué, ce nuage à tristesse des ménages, est inconnu.

Un café à l'eau servi aux dames, remplace pour elles le vin, qui est à juste titre exclu de l'institution. S'il est vrai qu'une nourriture substantielle est un des spécifiques contre l'alcoolisme, il faut tout d'abord que la jeunesse le prouve en s'abstenant de vin au repas.

En peu de minutes, les tables sont desservies ; puis, toujours sous l'œil des maîtresses, commentent les opérations du lavage de la vaisselle et de la remise en état de toutes choses. Tout cela s'opère avec un entrain joyeux qui fait plaisir à voir. Plus d'une de ces fillettes qui hier se croyait déshonorée de toucher à une telle besogne chez ses parents, l'accomplit ici de gaîté de cœur.

Passons maintenant dans la salle de blanchissage. Là, même animation, même aspect réjouissant que dans l'autre. Huit élèves s'évertuent à laver, dans des bassins doublés de zinc, le linge que les lessiveuses automatiques à feu de gaz ont bouilli pen-

dant deux heures ; des robinets à eau froide et à eau chaude fournissent en abondance de quoi faire lessive blanche. D'autres jeunes filles sont occupées aux tables de repassage ; l'une a grand peine à venir à bout d'une nappe, et la maîtresse lui vient en aide ; l'autre met beaucoup de temps à tuyauter une bavette de bébé confectionnée à la classe de couture. Les fers sont alignés sur une rangée de réchauds à flamme comprimée.

Et l'on a de tout cela l'impression que l'éduité genevoise n'a rien épargné pour faire des élèves des classes scientifiques non seulement des femmes instruites, mais des femmes utiles, de bonnes mères de famille, et l'on se sent tout réjoui à cette perspective.

L'école de couture et celle de coupe mériteraient une description spéciale, mais rien ne fatigue comme les descriptions ; aussi permettez, chers lecteurs, que nous nous arrêtions ici.

Mme DESCHAMPS.

Un bon fils.

SOUVENIR DU COLONEL DE VALLIÈRE

Pendant une école d'artillerie à Bière, quelques soldats se plaignaient qu'on leur volait le pain. Toutes les recherches pour découvrir l'auteur de ces vols répétés étaient restées inutiles, quand un jour, le quartier-maître reçut, pour l'envoyer à une brave femme du Valais, un paquet d'une forme singulière et qui lui parut bien contenir du pain. Il en informa immédiatement le colonel de Vallière, qui commanda de laisser partir le colis, mais seulement après avoir relevé le nom du village et celui de la destinataire, et avoir donné l'ordre que les lettres portant le timbre de X. fussent remises à son bureau.

A quelques jours de là, le soldat B. (celui qui avait envoyé le paquet), reçut une lettre de X. Le colonel la lut et put se convaincre que ce jeune soldat était l'expéditeur du pain.

On écrivit au président et au curé du village du jeune homme afin de les informer des soupçons qui pesaient sur lui et obtenir d'eux des renseignements sur sa conduite passée. Le président et le curé s'accordaient à dire que B. avait toujours été un excellent garçon ; ils le louaient beaucoup et assuraient qu'il était incapable de commettre une action malhonnête. Ces bons témoignages concordaient au reste avec ceux des officiers.

Pourtant un certain doute restait chez le colonel. Voulant en avoir le cœur net, il fit appeler le soldat

« Tel jour, n'avez-vous pas envoyé du pain chez vous ? lui demanda-t-il.

— Oui, mon colonel, répond B. un peu troublé.

— Vous n'ignorez pas que des soldats se plaignent qu'on leur a pris leurs rations et que ces vols ont été commis à peu près en même temps que vous faisiez ces expéditions de pain.

— Oui, mon colonel, mais je vous assure sur mon honneur que je n'ai jamais rien pris.

— Mais ce pain que vous avez envoyé, d'où venait-il ?

— C'était le mien ; quand je suis loin, l'abondance ne règne pas chez nous ; depuis que mon père est mort, je suis le seul soutien de ma mère et de mes sœurs. Alors, j'ai pensé qu'en leur envoyant mon pain, ils s'apercevraient moins là-bas de mon absence.

— Mais alors que mangez-vous ?

— Mon colonel, je vous le dirai puisque vous l'exigez : avec ma ration de viande, je mange le pain que les camarades abandonnent ou jettent.

Le colonel, convaincu que B. lui avait dit la vérité, le congédia afin de ne pas laisser paraître son émotion. Mais il se promit de récompenser le plus tôt possible un si bon cœur.

Le lendemain, il raconta à table ce qui s'était passé la veille et, jetant un écu dans une assiette, il la fit circuler autour de la salle. Puis, au dessert, il fit appeler le soldat qui vint en

tremblant, s'imaginant qu'il allait peut-être passer en conseil de guerre.

Quand il fut entré, le colonel se levant :

« Messieurs, dit-il, voici le meilleur soldat et le meilleur fils que je connaisse » Et versant dans les mains du jeune homme le produit de la collecte spontanée que l'on venait de faire :

« Acceptez ceci, mon ami, en témoignage de notre estime, et envoyez-le à votre mère. »

B., qui n'en pouvait croire ses yeux, reçut en tremblant de joie et de reconnaissance le don du colonel: il était si ému qu'il laissa toutes les pièces rouler à terre; il pleurait et riait tout à la fois.

Le colonel de Vallière assura que jamais, lui-même n'avait éprouvé une si douce émotion. C. T.

On moo que n'est pas à la baraqu.

Quand cauçon va sè niyi àobin sè ganuelhi dein on bou, sein se pào bin qu'on ne tràovè pas lo moo à la baraqu; mà quand on gaillà a veri lè ge dein son lhi et que ne l'ài est pas, cein n'arrevè pas ti lè dzo.

François Dietton avai été grantein à maître dein lo défrou, tsi on vilho monsu qu'ètai destra retso et io l'ètai adrai bin, kà l'avai on bio gadzo, sein comptà lè restès et lè nippès dào vilho, et avoué cein prào à bairè et prào à medzi. Dinse lo François poivè s'espargni gros et sè mettrè dè côté on pere po la sài, coumeint on dit, et l'est cein que l'a fé; assebin quand l'est zu restà 'na veingtanna d'annàies tsi ce monsu, ye revint à payi avoué 'na borsetta bin garnia et on moué dè livrets dé depou pè lè banquès et pè la tièce d'épargne, que n'avai don perein fauta dè s'escormantsi à travailli.

Adon coumeint n'ètai perein ein àdzo dè sè mettrè à couennà et que ne sè tsalleissai pas dè sè tsertsi 'na pernetta, lo François, quand rarrè pè chàotrè, allà sè remisà tsi son frarè, lo Dàvi Dietton, qu'a marià la Nanette à Frequet, et dè bio savai que lo Dàvi et sa fenna l'ont bin reçu, kà l'ètion lè pe proutso pareints et coumeint l'ài cheintion dè l'ardzeint sè desiont: « Ne veint bin lo soigni, l'ài fèrè totès sè fantasi, ètre ài petits soins avoué ù et ne sein su d'avail'héretàdzo. » Et mà fài sè sont bin démenà po lài teni lè pi ào tsaud.

Fasiont trè ti bon ménadzo et lo François sè pllièssai destra tsi son frarè; la Nanette lo dorlottavè tant que poivè et jamè à l'hotò on n'ouèssai 'na tsecagne, assebin lo François desai soveint: « Mè pourro z'amis, que ferè-yo se ne vo z'avé pas, vo z'itès portant lè z'unique pareints que y'aussè ào mondo et su bin conteint d'ètre venu mè remisà tsi vo, kà, su bin, et n'aussi pas poaire, cein que y'è, l'est por vo: mà, se vigne à mourir, y'amerè que vo aussi assebin mon potrait, ein souveni dè mè, po lo peindro dezo lo relodzo, découtè cé dào père. Por cein, l'ài tigno, et lo premi iadzo que vé à Lozena, vé mè fèrè teri ein potrait. »

— T'as réson, desiont lo Dàvi et sa fenna, cein no fara bin plliési, mà ne t'è faut pas sondzi à la moo ora, t'è asse solido que no et on pào onco parti dévant té. Quant à cein que t'as, t'è libro dè lo bailli à quoui te voudrè et on t'è remachè bin se te sondzè à no; te sà, l'ài desai lo Dàvi, su adé ton frarè!

Et totès lè senannès desiont dinse, mà lo François reinvouyivè adé dè sè fèrè potografiyi.

Ne faut jamè reinvouyi ào leindéman cein qu'on pào fèrè tot dè ràtse-pi, dit lo ditton, et cein est bin verè. On bio matin, la Nanette, ein alleint portà lo dédjonnà à son bio-frare, lo tràove-te pa moo! Paret que l'avai zu n'attaque tandi la né.

Ma fài, tota la maison a été sein dessus dezo; lè fennès pllioràvont, lè bouébo ruailàvont, et

quand l'ont zu prào lameintà, sè sont remet tsau pou.

La né, quand tot lo mondo fut réduit, la Nanette que ne poivè pas pionci fa à se n'homme :

— Tot parai cein que l'est què la moo, quoui l'arài dè hiai què cé pourro frare partè atse vito, on tant boun'einfant que n'o z'a tot bailli et que volliavè mimameint sè fèrè potografiyi por no et que ne l'a pas pu, te possibillio! Cein que l'est que dè no!

— Ne t'è baillè pas tràò dè cousins por cein, se fe lo Dàvi, pisque lo frare no z'a tot bailli et qu'ora ne sein su d'avai l'héretàdzo, on pào dè mein dè fèrè tot cein que volliavè: ne payè-reint à la tièce d'ài pourro dè la coumouna cein que l'a bailli pè testameint et pisque l'avai tant idée que n'aussèint son potrait, et bin ne vein lo fèrè potografiyi, dza déman matin.

— Oï, mà, ora que l'est moo, cein ne pào perein sè fèrè!

— Caise-tè, lè gaillà que font cliào potraits savont prào coumeint cein sè manigancè; ào resto, à mè lè soins, déman ye traço dè grand matin à Lozena tsi on potographe et yu prào m'arreinndzi avoué li.

Dinse de, dinse fé; lo Dàvi sè làivè dè boun'hàorè et va senailli tsi ion dè cliào gaillà, et stusse lài dese que l'òdrè dein la matená avoué sè z'utis po fèrè l'affèrè.

Adon lo Dàvi lài dese :

— Attiuta, Monsu, ne faut pas cein repipà à nion, mà on vao cein fèrè on pou à catson, po que lè dzeins, qu'ont tant crouialeingua, n'èin satsant rein, et coumeint tot parai cein ne vo sarai pas tant quemoudo dè lo potografiyi tsi no, vu que lè tsambrès sont on boccon borgnès, sédès-vo quie? Vo z'apporto lo moo ice, tsi vo, ètès-vo d'accou; cein sarà pe ézi por vo, et su astout amont lo queri!

— Bin se vo volliài, se fà l'autro ein sori-zèint.

Adon lo Dàvi retracé à la baraqu, preind on sa, fourrè lo moo dedein, criè sa fenna po lài bailli on coup dè man, po lo sè tserdzi su 'na lotta et lo revouaigue via contrè Lozena sein que nion sè démaufiyé dè rein.

Mà n'eut pas petou veri lè talons que vouai-que lo maïdzo, que fà la vesita d'ài moo, dévant qu'on lè z'eintèrè, que s'aminè à l'hotò.

— Bondzo, Nanette, vigne vesità voutro bio-frarè qu'est moo hiai, montrà-lo mè vai!

— Oh! Monsu lo maïdzo, fe la Nanette, tot'eimbrellicoquaiè, vu vo derè, n'est pas ice ora!

— Coumeint pas ice, qu'est-te que vo mè ditès? et io est-te don?

— L'est saillai n'y a pas cinq menutès avoué son frarè; sont zu sè fèrè potografiyi à Lozena.

— Mà! mà! vo radotà; itès-vo foula!

— Na! na! vo dio pas d'ài dzanliès et ni des folèra! l'est dinse!

Ma fài, la Nanette a dù bon grà, mau grà, contà l'affèrè ào maïdzo et stusse, que rizai qu'on sorcier, a du bo et bin atteindrè que lo Dàvi s'ài revègnu dè Lozena avoué sa lotta, po fèrè sa vesita. Et coumeint y'a adè prào crouiès leingues pertot, l'histoire a fé lo tor d'ài veladzo, tot lo mondo ein a tant recaffà que lo pourro Dàvi n'òuzavè papi sailli po cein que lè farçeu l'ài desiont adé quand lo reincontràvont: « Salut, photographe! » Et lo nom l'ài est restà. C. T.

Un trio de farceurs.

Deux joyeux compagnons s'apprétaient à se mettre à table et à faire honneur à un dîner de carême lorsqu'ils voient passer sous leur fenêtre un père capucin.

Aussitôt leur vint l'idée généreuse de convier le religieux, un bon vivant, soit dit en passant, à partager leur repas.

A table, nos trois dîneurs se trouvent bientôt en présence d'un superbe poisson, nageant dans une odorante mayonnaise.

Avant de commencer, et après avoir dit le *Benedicite*, les deux laïques posent comme condition de prendre part au dîner que chaque convive, en se servant, devra citer un texte religieux approprié à la circonstance.

Ils pensaient ainsi embarrasser le religieux et lui jouer un malin tour.

L'un d'eux s'empare donc d'une fourchette et d'un couteau et tranche la tête et la queue du poisson qu'il attire dans son assiette en disant: « Je suis le commencement et la fin ».

Son compagnon happe le reste avec ces mots: « Je suis au milieu de vous ».

Ce que voyant, le capucin prend le plat, l'élève au-dessus de chacun de ses deux compagnons en disant: « Et moi, mes frères, je vous baptise. »

Il avait à peine prononcé ces paroles que nos joyeux convives recevaient toute la sauce sur la tête.

Ils eurent, dit-on, assez d'esprit pour rire eux-mêmes de cet arrosage intempestif et trouvèrent que leur invité avait bien rendu la monnaie de la pièce.

Voici la **réponse au problème** posé dans notre précédent numéro :

Les montres indiqueront la même heure le 6 octobre prochain, à 5 h. 4 m. 56 ⁴/₃₁ secondes.

La première marquera 10 h. 50 m. 19 ¹¹/₃₁ secondes du soir.

La seconde marquera 10 h. 50 m. 19 ¹¹/₃₁ secondes du matin.

Ont répondu juste: Cercle d'Yverdon; M. Eug. Bastian, à Forel. — La prime est échue à ce dernier.

MM. Linder, à Montreux, et H. Blanc, Vers-chez-les Blanc, avaient répondu juste à la question précédente: « A propos de bottes. » — La prime est échue à M. Henri Blanc.

Boutades.

Aux derniers examens des écoles primaires. Le maître s'adressant à une jeune fille: « Voyons, Marie, comment les Israélites ont-ils passé la mer Rouge? »

L'élève hésite un instant, puis tout à coup: « Ils l'ont *cambée*, m'sieu!

Conversation entre deux jeunes époux, entendue la veille de l'an, dans la rue de Bourg:

— Veux-tu que je t'offre quelques sucreries, bichette... un cornet de fondants?...

— Mon ami, j'aimerais autant un bracelet.

Un industriel de notre ville avait un ouvrier allemand qui connaissait assez imparfaitement son état et qui était en outre d'une grande susceptibilité, comme le sont en général les Prussiens. Son patron lui fit un jour quelques observations, et lui dit entr'autres: « Vous travaillez trop machinalement. »

L'ouvrier prend la mouche, se redresse et répond avec colère:

« Ecoutez, mossié, le machine allemande vaut pïen le machine française! ... »

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth Zurich, Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco. Adresse: Max Wirth, Zurich.	Toiles en coton écreu ou blanc, 20 c. p.m. Indiennes p ^r robes et enfourrag. 45 c. » Cotons p ^r chemises, bon teint 40 c. » Cout., lit. et limoges p ^r enfour. 85 c. » Piqués, Basins et Damas 60 c. » Rid., vit., étoff., etc. p ^r meub. 45 c. » Etoff. p ^r habillem. d'ouvriers, à 1 fr. ■ Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché. ■
---	--

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, 3.

Papier spécial pour dessécher les fleurs.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.